



# Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

Année XLVI n° 343 (533)

Mensuel - Nouvelle Série

Avril 2011

Le numéro 3€

## ASSISE 1986 - 2011

L'année 2011 a commencé avec l'annonce faite par le Pape d'un nouveau rassemblement des représentants de toutes les religions du monde à Assise : «... j'ai souligné la manière dont les grandes religions peuvent constituer un facteur important d'unité et de paix pour la famille humaine, et j'ai rappelé à cette occasion, qu'en cette année 2011, l'on fêtera le 25<sup>e</sup> anniversaire de la Journée mondiale de prière pour la paix que le vénérable Jean-Paul II convoqua à Assise en 1986. C'est la raison pour laquelle, je me rendrai au mois d'octobre prochain comme pèlerin dans la ville de saint François, en invitant à s'unir à ce chemin nos frères chrétiens des diverses confessions, les autorités des traditions religieuses du monde, et de manière idéale, tous les hommes de bonne volonté, dans le but de rappeler ce geste historique voulu par mon prédécesseur et de renouveler solennellement l'engagement des croyants de chaque religion à vivre leur foi religieuse comme service pour la cause de la paix. »

Ce n'est pas un secret que le cardinal Ratzinger était opposé au rassemblement de 1986 : son absence à cette occasion ne passa pas inaperçue. Que s'est-il passé? Est-ce que quelque chose a changé?

Il ne serait pas honnête, à cet égard, de passer sous silence les mises au point que fit à plusieurs reprises le cardinal Ratzinger pour contenir le risque de syncrétisme et de relativisme, en allant jusqu'à dénoncer, dans ces réunions interreligieuses, un risque objectif en ce sens.

Il est également manifeste que, dans son annonce de la journée d'octobre prochain, le Pape évite de parler de « prière »; en effet l'histoire a retenu comme peu convaincante la précision apportée en 86 par le Vatican, pour souligner qu'à Assise « nous ne prions pas ensemble mais nous serons ensemble pour prier ». Il s'agissait d'une première tentative — un peu byzantine — de chercher à répondre aux objections des « critiques », et pour tranquilliser les consciences perplexes.

Nous ne savons pas encore ce qui se passera exactement à Assise en octobre prochain : nous nous limitons donc à quelques réflexions sur la base des éléments actuellement à notre disposition.

Assise 86 constitue indubitablement l'une des journées les plus tristes de l'histoire de

l'Église : grâce aux moyens de communication modernes, le monde entier a contemplé les représentants de toutes les religions réunis par le Pape pour accomplir leurs cultes idolâtres dans les églises d'une ville symbole du catholicisme. Cette journée, voulue par Jean-Paul II, et en raison de laquelle ce pontife est passé dans l'histoire, est hélas la grande icône de son pontificat et du projet œcuménico-interreligieux, gravée pour toujours dans la mémoire de l'humanité entière qui ne lit pas les textes du Concile — ni les considérations théologiques du cardinal Ratzinger — mais qui a vu ces images historiques. Celles-ci ont contribué de façon déterminante à semer l'indifférentisme et l'idée qu'en dehors du Christ existent des voies alternatives pour arriver au Père et obtenir la paix.

S'il devait se reproduire à Assise ce qui s'est produit il y a 25 ans, nous ne pourrions que réitérer notre *nullam partem* dans les mêmes termes que ceux employés à cette occasion.

Au cas où le pontife actuel voudrait réellement donner une signification différente à cette manifestation, à travers une série de mesures, de distinctions et de « précautions », il nous viendrait alors quelques réflexions spontanées.

Tout en saisissant bien — dans cette hypothèse — la volonté de mettre un frein, et la volonté d'une nouvelle réflexion, il nous semble honnêtement impossible de rectifier un événement de la portée d'Assise 86 sans le désavouer. Voici pourquoi.

Cette initiative était un acte voulu par le Pape comme application et juste interprétation — sur le plan pratique — de ce que le Concile a décrété en termes d'œcuménisme et de dialogue : c'est précisément en référence aux textes du Concile que cette réunion fut largement justifiée dans les colonnes de *l'Osservatore Romano*. **Vouloir en quelque sorte la racheter sans dénoncer le scandale qu'elle a provoqué apparaît comme une tentative inadéquate**; évidemment personne ne nie qu'il pourrait être embarrassant et qu'il faudrait du courage pour désavouer ce qui s'est passé en 86, mais le mal causé aux âmes et à l'Église par cet événement suppose — objectivement — une réparation proportionnée, à laquelle on ne peut pas se soustrai-

re, et ce non pas pour donner raison aux « critiques » de service, mais pour remettre le Christ et son Église à leur place et redonner aux âmes un signal suffisamment clair par rapport à la confusion engendrée par cet événement catastrophique.

Il nous semble voir réapparaître, dans ce cadre, une perspective analogue à celle de l'herméneutique de la continuité : on cherche à corriger les tortuosités sans remettre en cause leur fondement.

En second lieu, **le Pape entend célébrer un anniversaire** : il se rendra à Assise, 25 ans après, « dans le but de rappeler ce geste historique voulu par mon prédécesseur » dont est annoncée, dans ce contexte, la béatification imminente. Il nous semble impossible de rectifier le contenu d'Assise 86 en célébrant son anniversaire, après la béatification de celui qui en fut l'artisan, c'est-à-dire en évoquant de nouveau tout ce que cet événement a signifié dans la conscience de la chrétienté et de l'humanité : telle est en effet la conséquence objective de la célébration d'un anniversaire.

En troisième lieu, aucun homme de bonne volonté ne peut ignorer que l'herméneutique d'un événement éminemment médiatique n'est pas donnée par les distinguos théoriques qui peuvent l'accompagner, ni par les considérations théologiques que connaissent — à peine — les préposés à ces travaux, mais par l'impact que cet événement peut avoir, évaluable à travers ce qu'il évoque immédiatement : cette observation, plus pastorale et concrète, devrait être absolument primaire au moment où l'on s'inspire d'une praxis pastorale; hélas **Assise est un fait historique, un événement réel, non un texte académique que l'on peut corriger par quelques notes de bas de page**.

De plus, toujours sur cette ligne, il nous semble opportun de souligner qu'au-delà de ce qui peut se passer dans telle ou telle réunion œcuménique, *l'esprit d'Assise* s'est désormais consolidé, de même qu'après le Concile s'est consolidé *l'esprit du Concile*; retourner à Assise 25 ans après signifie, dans la perception commune, reconformer cet esprit canonisé par Jean-Paul II à cette occasion et à celles qui s'en inspirent : c'est cet esprit, incarné dans une praxis devenue commune, qui détermine le ton réel et médiatique des

événements qui lui sont liés. C'est cet esprit qui — hélas — n'est pas le moins du monde désavoué aujourd'hui.

Enfin personne ne nie que la hiérarchie catholique, qui a *de facto* une autorité morale universelle, peut et doit travailler pour la paix, à la limite en impliquant des représentants d'autres religions : mais cette intention doit rester sur un plan éminemment civil, et non pas religieux. Dans cette perspective, le fait qu'un Pape parle de paix devant — par exemple — les représentants des nations ou un empereur, relève parfaitement d'un rôle historique auquel l'Église ne s'est jamais soustraite; **mais construire la paix à travers l'apport spécifique que les grandes religions peuvent fournir en tant que telles, signifie, abstraction faite de toute autre considération, se placer directement sur un plan religieux, quand bien même on ne prierait pas ensemble et quand bien même on éviterait toute forme de syncrétisme au sens technique du terme. Non seulement cette praxis est nouvelle, mais elle apparaît incompatible avec le Magistère et la praxis constante de l'Église.**

Les mots de Pie XI, dans l'incipit de l'encyclique *Mortalium Animos*, nous semblent à cet égard éclairants et prophétiques : « *Jamais peut-être dans le passé, les esprits des hommes n'ont été saisis aussi fort que*

*nous le voyons de nos jours, du désir de renforcer et d'étendre pour le bien commun de la société humaine, les relations fraternelles qui nous lient à cause de notre communauté d'origine et de nature. Les peuples, en effet, ne jouissent pas encore pleinement des bienfaits de la paix; et même, çà et là, de vieilles et de nouvelles discordes provoquent l'éruption de séditions et de guerres civiles. Par ailleurs, la plupart, assurément, des controverses qui touchent à la tranquillité et à la prospérité des peuples ne peuvent d'aucune manière recevoir de solution sans l'action concertée et les efforts des chefs des États et de ceux qui en gèrent et poursuivent les intérêts. On comprend donc aisément, et cela d'autant mieux que plus personne ne refuse d'admettre l'unité du genre humain, pourquoi la plupart des hommes désirent voir, au nom de cette fraternité universelle, les divers peuples s'unir entre eux par des liens chaque jour plus étroits.*

*C'est un résultat semblable que d'aucuns s'efforcent d'obtenir dans les choses qui regardent l'ordre de la Loi nouvelle, apportée par le Christ Notre Seigneur. Convaincus qu'il est très rare de rencontrer des hommes dépourvus de tout sens religieux, on les voit nourrir l'espoir qu'il serait possible d'amener sans difficulté les peuples, malgré leurs divergences, religieuses, à une entente fraternelle*

*sur la profession de certaines doctrines considérées comme un fondement commun de vie spirituelle. C'est pourquoi, ils se mettent à tenir des congrès, des réunions, des conférences, fréquentés par un nombre appréciable d'auditeurs, et, à leurs discussions, ils invitent tous les hommes indistinctement, les infidèles de tout genre comme les fidèles du Christ, et même ceux qui, par malheur, se sont séparés du Christ ou qui, avec âpreté et obstination, nient la divinité de sa nature et de sa mission.*

*De telles entreprises ne peuvent, en aucune manière, être approuvées par les catholiques, puisqu'elles s'appuient sur la théorie erronée que les religions sont toutes plus ou moins bonnes et louables, en ce sens que toutes également, bien que de manières différentes, manifestent et signifient le sentiment naturel et inné qui nous porte vers Dieu et nous pousse à reconnaître avec respect sa puissance. En vérité, les partisans de cette théorie s'égarent en pleine erreur; mais de plus, en pervertissant la notion de la vraie religion ils la répudient, et ils versent par étapes dans le naturalisme et l'athéisme. La conclusion est claire : se solidariser des partisans et des propagateurs de pareilles doctrines, c'est s'éloigner complètement de la religion divinement révélée. »*

**Don Davide Pagliarani**

(Traduction de *Tradizione Cattolica*, n°1, 2011)

## LE DÉBAT MANQUÉ

En mars 2009 est paru le très instructif et bel ouvrage du théologien Mgr Brunero Gherardini, *Concile Œcuménique Vatican II. Un débat à ouvrir*, publié dans sa version originale italienne et française chez *Casa Mariana Editrice*. Ce livre a connu le succès : réimpression immédiate, et en l'espace de quelques mois, une seconde édition; puis une traduction française, suivie d'une traduction anglaise et d'une traduction allemande, puis espagnole et portugaise. Face à ce succès se sont élevées quelques voix critiques qui, au lieu de stimuler un sain débat, ont injustement et présomptueusement critiqué l'excellent travail du théologien. Ce livre a constitué un véritable pavé dans la mare des discussions sur l'assise pastorale qui a créé tant de problèmes pendant et après sa réalisation, à l'intérieur et à l'extérieur de l'Église. L'intention de cet essai était de remuer les eaux stagnantes et marécageuses dans lesquelles s'est embourbée la crise, manifeste, de l'Église.

« C'était en effet un appel non seulement à ceux qui décident des orientations de l'Église catholique, mais aussi aux faiseurs d'opinion qui, pour des raisons diverses, parfois même discutables, déterminèrent les orientations du monde culturel <sup>1</sup> » : il s'agissait donc d'amorcer une sage discussion critique sur une question restée sans réponse depuis presque cinquante ans. Le désir de

Mgr Gherardini était de mettre fin à une stérile et continuelle célébration du Concile, dans cette mise en relation presque obsessionnelle de tous les thèmes, tant sacrés que profanes, avec le Concile, fût-il pastoral, et que l'on soumette ses 16 documents (4 Constitutions, 9 Décrets, 3 Déclarations) à une analyse finalement libre et constructive. Voici que deux ans exactement (mars 2011) après ce livre, paraît un nouveau texte, très éclairant, de ce grand théologien de la sainte Église romaine, dans lequel l'auteur exprime sa tristesse et sa déception face à cet appel insuffisamment entendu.

### LES DEUX CENTRALES D'ORIENTATION

Il existe deux centrales d'orientation herméneutique, l'« une, officielle, constante, univoque dans la répétition martelée de son orientation de fond, a mis l'accent sur le caractère grandiose de l'événement, son importance exceptionnelle, la réponse providentielle et opportune aux attentes du monde contemporain, l'Église mise au service de l'homme et même de son culte — fût-ce, évidemment, de l'homme racheté — son ouverture au dialogue avec la culture dominante comme si cela constituait la quintessence de la mission ecclésiale, l'adoption d'un rôle protagoniste dans le dialogue œcuménique comme si celui-ci était la panacée de la chrétienté divisée, et comme si le Seigneur nous avait demandé de dialoguer et non de prêcher et de convertir <sup>2</sup> ».

L'autre centrale, dépourvue d'officialité ecclésiale mais suivie par de nombreux hommes d'Église et porte-drapeau de l'aile progressiste de la culture catholique, est l'École de Bologne, fondée par le professeur Giuseppe Alberigo, et qui a certainement été la plus efficace école d'étude, d'analyse, et d'approfondissement du Concile, donnant une clé d'interprétation en rupture nette avec la Tradition : du Concile aurait surgi une nouvelle Église, libre des « liens » du passé. La Tradition fut pulvérisée, et de cette école de Bologne sortirent, tant en Europe qu'en Amérique, les maîtres de l'innovation.

On se mit à ridiculiser non seulement les rites et les dévotions préconciliaires, mais aussi les contenus et les enseignements, à partir de saint Thomas et de sa méthode; le « Magistère — et l'affaire de l'encyclique *Dignitatis Humanae* en est la plus troublante confirmation — était ouvertement critiqué et, surtout quand il adoptait le ton et le style du passé, on avait l'effronterie de le renier. Dans l'opposition simpliste et banale entre *progressiste* et *conservateur-traditionaliste* fut consommée l'annulation de vingt siècles d'histoire et de témoignage évangélique, pour laisser la place à la nouveauté de l'Église conciliaire <sup>3</sup> ».

### QUAND SE PRODUISIT LA RUPTURE AVEC LA TRADITION ?

Ce contexte révolutionnaire facilita beau-

1. B. GHERARDINI, *Concilio Vaticano II. Il discorso mancato*, Lindau, Turin 2011, p.9.

2. *Ibid.*, p. 10.

3. *Ibid.*, p. 13.

coup la pénétration des tendances rationalistes, illusionnistes, positivistes, existentialistes et destructrices du message évangélique et de la Tradition ecclésiastique; il y eut ensuite l'effet dévastateur de la créativité liturgique à laquelle les Conférences épiscopales, « même si elles n'étaient pas elles-mêmes responsables du désordre créé »<sup>4</sup>, ne surent pas réagir. En somme, il sembla presque que 1965, année de clôture du Concile, était l'année zéro de l'Église, et peu importait la désorientation des consciences des simples fidèles: l'euphorie domina, ainsi que la fascination irrésistible suscitée par le nouveau, le moderne, par l'idée d'une Église en phase avec le temps, plus attentive à l'homme qu'à Dieu, plus attentive aux pauvres qu'aux sacrements et à la prière, plus attentive à la paix dans le monde qu'à l'évangélisation des peuples et des nations, plus attentive au progrès qu'aux enseignements séculaires qu'elle avait toujours prononcés avec force, détermination et conviction. Dans ce scénario paradoxal, dans lequel les hommes d'Église et les théologiens luttaient contre elle par envie d'émancipation et de révolte avec l'objectif terrestre et non surnaturel de se rapprocher du monde pour être compris de lui et se sentir légitimés, acceptés grâce à l'aggiornamento, dans tous les milieux culturels, politiques, associatifs, on assista en définitive à une rébellion euphorique aux règles de toujours, et la Curie romaine en fut la cible privilégiée.

Mgr Gherardini soutient que la rupture avec la Tradition se produisit pendant le Concile Vatican II, et ce dès la première heure. Il suffit de repenser au refus des schémas préparatoires: pas un seul d'entre eux ne fut sauvé. « Je me souviens », révèle l'auteur, « de la fidélité indiscutée à la Tradition qui caractérisait les schémas, sans rien enlever à leur équilibre entre contenus révélés et déjà définis par l'Église, entre exposition selon la méthodologie classique et attention aux nouveaux problèmes du moment. Certains d'entre eux, s'imposaient non seulement par leur fidélité et leur clarté doctrinale, mais aussi par la transparence formelle de l'exposition. Il y avait en eux l'Église de toujours. Et avec eux l'Église de toujours pouvait faire face aux ferments culturels du nouvel illuminisme. Une fois le Concile ouvert, cette opposition se manifesta. Le nouvel illuminisme remporta une arrogante victoire; et on le comprit aussitôt. Le sort des schémas fut fixé au moment même où ils parvinrent dans les mains des Pères conciliaires »<sup>5</sup>.

Le débat conciliaire fut aussi violent et irrespectueux. Un exemple suffira: l'épisode où « le vénérable cardinal Ottaviani, au cours de sa défense passionnée de la Messe traditionnelle, se vit éteindre le micro et réduire au silence à la fin de la quinzième minute réglementaire de temps de parole. À ce moment-là, le Concile avançait déjà sur son chemin: en *rupture* déclarée avec le

Magistère séculaire, résumé et actualisé dans les schémas contestés [...]. C'était le début d'un renversement qui, avec le temps, allait devenir de plus en plus net: la théologie devenait de l'anthropologie; l'homme était élevé, par respect — comme l'on disait — pour un projet de Dieu, au rang de valeur première et ultime de toute la réalité de la création; le salut perdait progressivement le contact avec la révélation du péché originel, avec l'incarnation et la rédemption du Christ, avec l'espérance chrétienne de la vie éternelle »<sup>6</sup>.

Grâce au procédé des références explicites aux précédents Conciles, Vatican II a disséminé dans ses documents, surtout là où de plus grandes innovations sont introduites, différentes citations « pour assurer une connaissance entre hier et aujourd'hui, qui de fait n'existent pas. Ce sont des phrases faites pour étouffer les appréhensions et les troubles »<sup>7</sup>. Grâce à ces lucides explications, l'auteur arrive à la conclusion convaincante que l'esprit du Concile ne se manifesta pas après le Concile, mais dès son déroulement. L'esprit du Concile fut dénoncé par le Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, le cardinal Joseph Ratzinger, aujourd'hui Benoît XVI, défenseur de l'herméneutique de la continuité avec le passé « dans une sorte d'auto-réforme jamais interrompue »<sup>8</sup>, et dans cet esprit, le cardinal aperçoit les données d'un « gegen-Geist » ou contre-esprit.

#### CONTRE LES PROPHÈTES DE MALHEUR

L'esprit du Concile, par ailleurs, est déjà perceptible dans les paroles prononcées par Jean-XXIII dans l'allocution d'ouverture, où est revendiquée la volonté d'exprimer avec des formes nouvelles la doctrine catholique de toujours. Gherardini affirme en effet: « Oui, avec sa façon de jouer les ingénus et les optimistes à tout prix, le Pape Roncalli ne se rendit pas compte, entre autres parce qu'il agit sans aucun contact préalable avec l'épiscopat mondial, à quel point un Concile dans cette circonstance particulière était intempestif »<sup>9</sup>. » L'« énigmatique » Pape Roncalli, comme le définit Gherardini, se montra très dur envers les « prophètes de malheur », qui offensaient le Pape avec leurs présages négatifs: « Pour que soit plus complète la sainte joie qui, en cette heure solennelle, remplit nos cœurs, qu'il Nous soit permis de dire devant cette grande assemblée que ce Concile œcuménique s'ouvre dans des circonstances particulièrement favorables.

Il arrive souvent que, dans l'exercice quotidien de Notre ministère apostolique, Nos oreilles soient offensées en apprenant ce que disent certains qui, bien qu'enflammés de zèle religieux, manquent de justesse de raisonnement et de pondération dans leur façon de voir les choses. Dans la situation actuelle de la société, ils ne voient que ruines

et calamités; ils ont coutume de dire que notre époque a profondément empiré par rapport aux siècles passés; ils se conduisent comme si l'histoire, qui est maîtresse de vie, n'avait rien à leur apprendre, et comme si, du temps des Conciles d'autrefois, tout était parfait en ce qui concerne la doctrine chrétienne, les mœurs et la juste liberté de l'Église.

Il Nous semble nécessaire de dire Notre complet désaccord avec ces prophètes de malheur, qui annoncent toujours des catastrophes, comme si le monde était près de sa fin... »

L'auteur constate, par un examen approfondi, que le « *gegen* » a laissé sa trace caractéristique dans les documents conciliaires, et il est facilement reconnaissable dans certains d'entre eux, comme dans *Dei Verbum*, dans *Nostra Aetate*, dans *Lumen Gentium*, dans *Unitatis Redintegratio*, dans *Dignitatis Humanae*.

Dans son livre de 2009, Gherardini souhaitait de sains et salutaires débats, études, livres, articles, approfondissements critiques... Lorsque, par exemple, il eut entre les mains le texte de Ralph Mc Inerny, au titre prometteur *Vatican II. Qu'est-ce qui n'a pas marché?*, il espéra trouver une étude sérieuse, mais au contraire, ce fut une « déception absolue ». À propos de Vatican II, Mc Inerny répétait la « *vulgate* »<sup>10</sup> commune, concentrant les critiques sur l'après-Concile, « j'espérais trouver un compagnon de voyage, de fait il emmêlait l'écheveau et n'apportait aucun éclairage supplémentaire »<sup>11</sup>.

#### LE « BOUCHE À OREILLE » PROVIDENTIEL

L'espoir de Mgr Gherardini de pouvoir discuter sur Vatican II, non pas pour alimenter des polémiques stériles, mais pour arriver à une discussion et une clarification constructives, a été satisfait par la Fraternité Saint-Pie X, qui « a compris et a répondu [...] et je dis: merci! »<sup>12</sup>.

À cet égard je souhaite rappeler une phrase très compromettante qu'un prêtre diocésain, aussi courageux que tourmenté par sa hiérarchie, m'a dite récemment: « Qui veut être dans la tradition sans Mgr Lefebvre perd du temps. » Et bien, dans le monde de la Tradition, les seuls à avoir écouté l'appel de Mgr Gherardini ont été précisément les fils de Mgr Lefebvre, lesquels n'ont pas seulement prêté attention au *discours à faire*, mais ont ouvert un débat avec une longue série d'interventions et un congrès, organisé par le *Courrier de Rome*, qui s'est tenu à Paris du 8 au 10 janvier 2010, et dont les *Actes* ont été publiés<sup>13</sup>.

Quoi qu'il en soit, des signaux positifs arrivent d'un peu partout, il manque encore l'audace, mais un « bouche à oreille » se répand de plus en plus, faisant tache d'huile:

10. *Ibid.*, p. 58.

11. *Ibid.*, p. 59.

12. *Ibid.*, p. 62.

13. *Courrier de Rome, Vatican II : Un débat à ouvrir*, Actes du IX<sup>e</sup> Congrès théologique du *Courrier de Rome*, BP 10156, Versailles Cedex, 2010.

4. B. GHERARDINI, *Concilio Vaticano II. Il discorso mancato*, Lindau, Turin 2011, p. 14.

5. *Ibid.*, p. 30-31.

6. *Ibid.*, p. 31-32.

7. *Ibid.*, p. 33.

8. *Ibid.*, p. 25.

9. *Ibid.*, p. 27.

beaucoup de prêtres, même si c'est encore secrètement, lisent, s'informent, approfondissent... Il y a par exemple des prêtres qui, sans s'identifier explicitement, téléphonent à *Radio Maria* en se félicitant et en soutenant le mouvement culturel et religieux qui a désormais été amorcé, grâce entre autres à des livres de l'importance de ceux écrits par Mgr Brunero Gherardini.

### L'ASSAINISSEMENT DU MARAIS

L'auteur se livre ensuite à une analyse minutieuse très intéressante de certains mouvements comme les « néo-pentecôtistes » appelés ensuite « renouveau dans l'Esprit », et les « néo-catéchuméniaux », que Gherardini définit comme de véritables « églises parallèles ». Un Évêque, auquel le théologien avait exposé ses réserves sur ces réalités en odeur d'hérésie, lui avait répondu : « Mais ils prient beaucoup, donc laissons-les tranquilles [...] On voit que pour les évêques du postconcile, une prière [...] vaut bien une hérésie<sup>14</sup> ! »

Tout aussi intéressant, mais très douloureux, est ce que l'auteur relève sur les aberrations résultant de l'horrible et exécrable pédophilie. Mgr Gherardini rapporte le nombre officiel de prêtres mariés : plus de 100 000, c'est-à-dire un quart des 408 000 prêtres incardinés dans les différents diocèses ; mais leur nombre est largement inférieur à celui des prêtres vivant *more uxorio* avec une femme. Et parmi ces prêtres, comme parmi les religieuses, toujours moins nombreux, « on respire une atmosphère polluée, et presque personne ne s'en rend compte »<sup>15</sup>, ou bien on fait semblant de ne pas

s'en apercevoir.

Le 11 juin 2010, lors de la clôture de l'Année sacerdotale, Benoît XVI disait :

« [...] L'Église aussi doit utiliser le bâton du pasteur, le bâton avec lequel elle protège la foi contre les falsificateurs, contre les orientations qui sont, en réalité, des désorientations. L'usage même du bâton peut être un service d'amour. Nous voyons aujourd'hui qu'il ne s'agit pas d'amour, quand on tolère des comportements indignes de la vie sacerdotale. De même il ne s'agit pas non plus d'amour quand on laisse proliférer l'hérésie, la déformation et la décomposition de la foi, comme si nous inventions la foi de façon autonome. Comme si elle n'était plus le don de Dieu, la perle précieuse que nous ne nous laissons pas dérober. Toutefois, en même temps, le bâton doit toujours redevenir la houlette du pasteur — la houlette qui aide les hommes à pouvoir marcher sur les sentiers difficiles et à suivre le Seigneur<sup>16</sup>. » Gherardini qualifie les comportements indignes de la vie sacerdotale de « poubelle »<sup>17</sup>, née et développée pendant le postconcile parce que ce « contre-esprit » est allé contre la spiritualité qui a conduit l'Église depuis les origines jusqu'à 1962 ; contre ses dogmes, réinterprétés de façon non théologique, mais historique, contre sa Tradition, effacée comme source de Révélation et réinterprétée à la lumière de l'expérience ordinaire.

Mgr Gherardini arrive aux conclusions suivantes : les seize documents du Concile Vatican II, authentique Concile œcuménique de l'Église catholique, expriment tous un magistère conciliaire, non nécessairement couvert par le charisme de l'infailibilité ; il s'agit d'un magistère, précisément parce qu'il est conciliaire, solennel et suprême. Toutefois, il faut distinguer la qualité de ses

documents, « parce que le caractère solennel de leur enseignement ne leur confère pas le même degré d'importance, et ne comporte pas en soi leur validité dogmatique et donc infailible »<sup>18</sup>.

De plus, le spécialiste sérieux, selon le haut représentant de la glorieuse École romaine, doit considérer que le Concile doit être étudié suivant quatre niveaux :

- « a) le niveau générique du Concile œcuménique en tant que Concile œcuménique ;
- b) le niveau spécifique de l'aspect pastoral ;
- c) le niveau de l'appel à d'autres Conciles ;
- d) et le niveau des innovations<sup>19</sup>. »

Ce dernier niveau a séparé l'Église de la Tradition de celle de la « nouvelle Pentecôte ». Les drames sont arrivés justement par les novateurs et les vents libéralisants imprégnés de modernisme. Ce sont ces vents qui ont conduit à la chute libre vers une morale sordide et pourrie.

Le discours à faire que Mgr Gherardini a savamment promu sur les ouvertures laxistes et relativistes du Concile et du postconcile poursuit son inexorable chemin, dans la mesure où seule « la vérité vous rendra libres » (*Jn* 8, 32), et non pas la dissimulation ou, pire, le mensonge, avec le danger de faire empirer toujours plus la situation déjà précaire.

Il faudra, tôt ou tard, faire la lumière, de façon à ce que cette mare dans laquelle est tombé le pavé jeté par le théologien de la sainte Église romaine soit asséchée et remplacée par les eaux cristallines des sources de Clitumne, dans lesquelles le Ciel puisse se refléter.

**Cristina Siccardi**

14. Courrier de Rome, *Vatican II : Un débat à ouvrir*, Actes du IX<sup>e</sup> Congrès théologique du Courrier de Rome, BP 10156, Versailles Cedex, 2010, p. 72.

15. *Ibid.*, p. 75.

16. *Ibid.*, p. 198.

17. *Ibid.*, p. 74.

18. *Ibid.*, p. 82.

19. *Ibid.*, p. 90.

## LA DISLOCATION DE LA FONCTION MAGISTÉRIELLE APRÈS LE CONCILE VATICAN II

par Monsieur le professeur Romano Amerio

*Ruunt sæcula, stat veritas.*

*Immo, stante veritate,*

*stat homo, stat mundus.*

*Circumversamur undique et deversamur,*  
*sed veritas nos erigit.*

*Amice, siste fugam, pone te in centro,*  
*ubi nullus motus,*

*sed vita, immo vita vivificans.*

*Les siècles s'écoulent, la vérité reste*  
*Mieux, la vérité restant*

*ainsi restent l'homme et le monde*

*Nous sommes entourés de partout, et*  
*détournés*

*mais la vérité nous tient droits.*

*Ami, ne fuis plus, place-toi au centre,*  
*là où il n'y a pas de mouvement,*

*mais la vie, mieux la vie vivifiante.*

Appelé à apporter ma contribution au Congrès théologique de *Si Si No No*, j'aimerais développer ce principe : la crise

de l'Église catholique est une crise due à la dislocation de l'autorité magistérielle qui, de l'autorité du Magistère universel est transférée à l'autorité des théologiens. Dislocation qui fut vite ressentie, car dans les années de l'immédiat après-concile la réaction fut vive, et ces six derniers lustres la majorité des théologiens est parvenue à réaliser ce qu'elle revendiquait alors et se proposait d'accomplir : c'est-à-dire que les théologiens eux-mêmes soient reconnus comme participants de l'office didactique de l'Église. J'ai dans mes papiers beaucoup de coupures de journaux, de nombreuses preuves que la chose était ressentie comme un danger.

Le Concile — il faut le dire — affirma sur ce point la doctrine pérenne de l'Église. Mais le danger s'est annoncé immédiatement après. En effet, ici, il ne faut pas

oublier le grand principe méthodique des novateurs, évêques experts conciliaires. Ces derniers introduisirent subrepticement dans les textes proposés à Vatican II des expressions ambiguës qu'ils se réservaient, après publication des textes, d'interpréter dans un sens novateur. Voilà la stratégie perpétrée, et perpétrée explicitement, par les modernistes. À ce propos il y a une déclaration très importante — rapportée aussi dans *Iota Unum* (*Iota Unum*, Romano Amerio, N.E.L.) — du dominicain hollandais Edward Schillebeeckx, qui signifie expressément : « *Nous, les idées qui nous tiennent à cœur, nous les exprimons diplomatiquement, mais après le Concile nous tirerons les conclusions implicites.* » Ce qui revient à dire : nous utilisons un langage diplomatique, c'est-à-dire « double », dans lequel la lettre est formée en vue de l'herméneutique, éclairant ou

assombrissant les idées qui nous intéressent ou qui nous conviennent.

On formait ainsi des documents conciliaires qui, supposant une herméneutique laxiste et faible, iraient renforcer les sentences novatrices.

Sans oublier que le scandale principal et radical, qu'il faut attribuer à Jean XXIII, provient de ce qu'il a consenti à ce que les observateurs protestants au Concile n'assistent pas seulement aux travaux des Commissions, mais qu'ils y coopèrent, à tel point que certains textes du Concile ne sont pas seulement des élaborations de théologiens ou d'évêques, mais de théologiens protestants.

La dislocation de l'autorité dont nous voulons parler est un des mouvements d'inspiration rationaliste, humaniste et naturaliste des plus enracinés. Son grand principe : les vérités de la foi sont nées de l'activité de l'intellect humain.

Dans la doctrine traditionnelle la foi est un dépassement de la raison ; selon la doctrine de l'Église catholique, pour croire il faut sortir de la raison, aller au-delà de la raison car ce qui est au-delà de la raison lui est extrinsèque. Être à l'extérieur ne signifie pas être à l'opposé, cela signifie plutôt que c'est un complément, un auxiliaire nécessaire et c'est justement pour cela qu'il est en dehors. Par contre, selon la doctrine moderne, la foi est une forme de la raison, c'est-à-dire que c'est quelque chose qui lui est intrinsèque. Ceci signifie que pour croire il n'est pas nécessaire de sortir de la raison.

La fonction du Magistère de l'Église est d'inculquer dans l'esprit des fidèles les convictions surnaturelles : apprendre, attacher, faire adhérer. Le mot « enseigner » signifie « faire en sorte que quelqu'un sache ce qu'il ne savait pas ». De plus, la fonction du Magistère est aussi apologétique, car le maître doit défendre ce qu'il enseigne. Il doit le défendre en alléguant soit les motifs offerts par l'autorité biblique, donc des motifs d'ordre surnaturel, ou encore des motifs d'ordre naturel. Troisièmement, enseigner une chose signifie aussi la faire « retenir » par les esprits auxquels elle a été enseignée, car le maître doit veiller à ce que son enseignement ne soit ni perdu ni modifié.

Au temps du Concile on était conscient que la vertu didactique rappelée ici était en train de se dissoudre dans le vague ; en témoigne la déclaration autorisée du Cardinal Heenan, Primat de l'Église d'Angleterre, qui dans une des premières sessions du Concile s'exprimait ainsi : « *Aujourd'hui, dans l'Église, il n'y a plus l'enseignement des évêques ; ils ne sont plus le point de référence dans l'Église. Le seul point sur lequel s'actualise encore la fonction magistérielle de l'Église, c'est le Souverain Pontife.* » C'est-à-dire, là où plus personne n'enseigne tous enseignent ; et où il n'y a plus une vérité enseignée on enseigne la multitude des opinions.

Mais cette déclaration du Primat

d'Angleterre, à trente ans d'écart, paraît bien optimiste car aujourd'hui, la fonction magistérielle ne s'exerce même plus dans le Pontificat. Si, comme nous l'avons vu, le Magistère est la manifestation de la Parole divine déposée dans l'Église, que l'Église a pour mission et devoir d'enseigner et de prêcher, cette manifestation de la Parole divine dans le Pontificat actuel vient à manquer, ou tout au moins à décliner : je n'aurais pas écrit 57 gloses sur le document *Tertio Millennio Adveniente* si le Saint-Père avait toujours enseigné et manifesté la Parole divine qui est, elle, le véritable « Magistère vivant » dans l'Église, et s'il n'y avait pas, au contraire, mis du sien, n'exprimant pas directement et nettement la vérité de manière explicite.

Mais j'ai rédigé justement ces gloses parce que le Saint-Père ne prête plus aux fidèles, dans le plein exercice de son magistère, l'aide qu'ils attendent du Magistère Suprême ; il parle, mais ne manifeste pas ce qu'il devrait manifester. Car — il faut bien le dire — même dans les documents les plus importants, chaque parole du Pape n'est plus le Magistère, mais, désormais très souvent, elle n'est plus que l'expression des vues, de la pensée, des considérations répandues dans l'Église : je veux dire précisément que même le Pape, dans ses allocutions, reflète tout un système de pensée qui est celui dans lequel l'homme d'aujourd'hui se complait.

Une doctrine privée est l'élaboration propre d'un individu, mais il n'est pas question de cela ici : il s'agit de doctrines qui se sont répandues et qui sont devenues prépondérantes dans une grande partie de la théologie. On lit ainsi, dans *Tertio Millennio* : « *Le Christ est la réalisation de l'aspiration de toutes les religions du monde et, par cela même, il en est l'aboutissement unique et définitif* » (n. 6) ; et encore «... [il ne faudrait donc pas négliger le thème de] *la rencontre du christianisme avec ces formes très anciennes de religiosité caractérisées, et cela est très significatif, par une orientation monothéiste* » (38), et encore « *dans le dialogue interreligieux, les juifs et les musulmans devront avoir une place de choix* » (53). Et dans *Ut unum sint* : « *L'infaillibilité du Pape est une vérité de l'Église à laquelle on ne peut renoncer. Mais il faudra trouver une nouvelle manière de l'interpréter.* »

Donc même les manifestations du Pape ont assumé un caractère étranger à la fonction magistérielle suprême. Quand le Pape ne manifeste pas la Parole divine qui lui est confiée et qu'il a l'obligation de manifester, il exprime ses vues personnelles dans le sens rapporté plus haut ; mais il n'exprime pas la Parole de Dieu.

Nous nous trouvons donc devant la manifestation de la décadence du Magistère ordinaire de l'Église. Le Pape doit garder et manifester le dépôt de la foi, de la révélation divine, mais il ne la manifeste plus que faiblement.

Dès l'instant où le Pape abdique l'accomplissement de son premier devoir,

une grande crise survient dans l'Église car c'est son centre qui est frappé. Mais il n'existe aucun organe correcteur supérieur au Pontife : en effet, le Primat du Pontife romain est un des dogmes fondamentaux, on peut le dire, de l'Église.

Dans les trente dernières années, des centaines et des centaines d'évêques, de supérieurs religieux des ordres les plus divers, de prélats de Curie et, en dernier, le Pontife Suprême, ont progressivement affaibli ce fondement doctrinal qui dissout la foi et sa racine surnaturelle en une myriade d'opinions privées et personnelles. Cela provient du fait que le principe du Pontificat romain est le VÉRITABLE PRINCIPE de l'Église ; si le Pape se désiste, l'Église se désiste, et si on abat le Pape, on abat l'Église.

Il y a un seul principe d'autorité, le Pontife Suprême, le Vicaire du Christ qui a reçu du Christ le mandat de confirmer tous ses frères dans la foi. « Confirmer » signifie « rendre fort », « rendre ferme ».

Donc, dans la crise du Concile, une part importante revient aux tentatives de partager le Magistère infaillible entre le Pape et les évêques. Dans son ensemble le mouvement antipapal a prévalu, malgré la *Nota prœvia*, parce que cet esprit antipapal, antiromain, anti-autoritaire est très répandu. Même les chrétiens sont convaincus que l'infaillibilité doit être interprétée de manière nouvelle. D'autre part, comme nous l'avons vu, le Pontife Jean-Paul II lui-même fait des déclarations antipapales : « *J'écoute la requête qui m'est adressée de trouver une forme d'exercice du Primat — écrit-il dans Ut unum sint, au § 95 — qui, tout en ne renonçant en rien à l'essentiel de sa mission, s'ouvre à une situation nouvelle.* » Ce qui revient à dire : on ne peut y renoncer, mais en même temps on peut y renoncer. C'est un principe absolu, mais ce n'est pas un principe absolu. L'infaillibilité du Pape est un rocher immuable « mais »... Et quand on dit « mais » le fléchissement est déjà opéré.

La nouvelle formule sera une altération de la vérité que l'on définit inébranlable. En effet, des propositions de théologiens luthériens, soutenues par des théologiens catholiques, circulent déjà, disant que les protestants pourraient admettre l'infaillibilité, en admettant qu'elle reste une coutume et une croyance particulière, caractéristique de l'Église romaine. Et le Saint-Père, par les paroles citées plus haut, semble accéder à cette idée. Il se montrerait donc prêt à limiter l'infaillibilité, de telle sorte que n'étant plus universelle, elle ne serait même plus un dogme de foi. Sans dire, toutefois, que la nature même de l'Église serait brisée, car si certains diocèses croient et d'autres non, la nature en est compromise. L'Église et la foi sont une seule et même chose, alors qu'avec cette formule la foi et l'Église seraient autres à Rome et autres à Berlin.

Dans les trente dernières années cette suprématie pontificale a reçu des coups plus sordides encore que pendant le Concile. En effet, cette grave blessure au sommet du

Sanctuaire divin est masquée par le fait qu'aujourd'hui, dans le monde, l'autorité morale du Pontife s'est accrue. Mais cet accroissement auquel nous assistons n'a aucune signification religieuse, aucune forme surnaturelle. Le Pape est révéralé en tant que représentant de l'idée humanitaire qui doit constituer le fondement du monde futur, cette même idée humanitaire condamnée avec tant de force par le Syllabus, dans les propositions LV : « *L'Église doit être séparée de l'État et l'État de l'Église* » et LXXX : « *Le Pontife Romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne.* » Alors que le Saint-Père semble soutenir cette idée car il parle toujours d'un « monde nouveau », d'un monde guidé par la justice, d'un monde dans lequel les peuples s'aiment et se révèrent dans leurs traditions bonnes et distinctes, d'un monde fraternel et pacifique où la paix et le bien-être régneraient sur tous les peuples. Mais le Saint-Père, devant les chefs des Nations, ne parle jamais de l'autorité du Christ dans son représentant sur la terre, il ne parle jamais du Christ Roi, jamais. Le discours prononcé à l'O.N.U. est un discours entièrement humanitaire; en certains lieux seulement on fait, par obligation, allusion au Christ. Mais ce ne sont, pour ainsi dire, que des allusions de pure forme, de politesse: le discours est imbu d'humanitarisme et il abreuve d'humanitarisme car sa fin est humanitaire.

Le Saint-Père parle encore de « nouvelle évangélisation » : mais cette « nouvelle évangélisation », ou bien est le rappel de la Bonne Nouvelle, ou bien est l'annonce d'une quelconque nouveauté. La nouveauté consiste en l'annonce humanitaire, qui fait abstraction de l'idée religieuse catholique à laquelle se réfère, par contre, l'autorité de la lettre de saint Paul aux Éphésiens (Éph. 2, 4) : « *Une seule foi et un seul baptême.* » Par contre la nouveauté sanctionne la religiosité humaine, pour laquelle toutes les religions méritent le respect car toutes concourent au bien de l'humanité.

Mais si notre religion se dissout dans le sentiment religieux universel, notre religion n'existe pas; si notre religion n'est pas un primum, elle n'est rien et, si elle n'est pas la lumière, alors elle est assombrie.

L'unique conflit avec le monde se situe sur les points de morale; comme l'indissolubilité du mariage, l'avortement, les Tables de la loi morale en général. Sur ces points, le Saint-Père a persévéré dans l'accomplissement de son devoir, mais, comme nous l'avons vu plus haut, dans toutes les autres positions, c'est-à-dire les positions dogmatiques, la dissolution de la doctrine en opinions personnelles du Pape est croissante.

Les succès du Saint-Père dans le monde sont en effet grandioses: il déplace des milliers de journalistes, participe à des rencontres avec les grands de la terre; et le Pape participe aussi d'égal à égal aux réunions œcuméniques. Tout ceci est important car, de cette façon, Jean-Paul II a conquis le monde: et le monde aujourd'hui est imbu de ses idées sur l'œcuménisme, sur la bonté gé-

nérale, intrinsèque et égale de toutes les religions car toutes *ex sese* [en elles-mêmes] conduisent au Christ, sur le besoin des peuples à fraterniser, tout en restant dans leurs pratiques traditionnelles, dans leurs propres convictions culturelles; et ainsi de suite. Le Saint-Père est accueilli avec enthousiasme, non parce qu'il est le Pontife romain, mais parce qu'il est regardé comme le plus haut représentant de cette mentalité générale « d'un monde bon ».

Le Pape manifeste sa spécificité, sa particularité de souverain, uniquement sur les points épineux de la morale niée par le monde. Qu'il nie, toutefois, sans s'en rendre compte, car personne ne lui rappelle que la négation des points moraux, inclut la négation des points dogmatiques, parce que la loi morale c'est la manifestation du Verbe, c'est-à-dire de la Raison divine, laquelle Raison divine s'est incarnée et se nomme le Christ. La loi morale ramène directement au Verbe. Donc, la négation de la loi morale est une négation implicite, mais non moins réelle, du Verbe. Le principe de l'Église et le principe de tout se nomment Christ, qui est le Verbe incarné, la Raison divine, qui exprime la morale naturelle. La loi morale est une loi rationnelle et elle est l'expression de la Raison divine: la loi morale est souverainement raisonnable.

Le principe d'autorité du Souverain Pontife découle de ce que sa parole est vicariale de la Parole divine, elle exprime la loi morale secondant l'Incarnation du Verbe.

Les vérités qui vibrent dans les Encycliques de Jean-Paul II, sont des vérités centrales. Et au-dessus de toutes ces vérités il y a la vérité fondamentale du christianisme: c'est-à-dire que Dieu s'est révélé *hic et nunc*, ici et non là, maintenant et non pas avant

Or aujourd'hui, cette vérité primordiale est mise en doute, comme nous l'avons lu dans la Lettre *Tertio Millennio Adveniente*; dans ses paragraphes se développe la doctrine qui affirme que « le christianisme est la réponse à l'aspiration qui monte de toutes les religions: du bouddhisme, de l'hindouisme, de l'islamisme ». Mais le christianisme n'est pas une réponse à ces religions, (« des dieux — disait la reine Esther — qui n'existent même pas », *Est. 4,17q*) parce que le christianisme est la Parole divine révélée seulement au peuple élu, dans un temps déterminé, en un lieu déterminé, comme le chante le psaume 147,20 : « *Non fecit taliter omni nationi.* »

Dieu, puissance absolue, peut sauver tout homme sans baptême, mais de puissance ordonnée Il ne le peut pas, car le salut sans le baptême ne fait pas partie du système, de l'économie voulue par Dieu. Le salut des non baptisés est exceptionnel, il est extra-systématique car il n'appartient pas au système qui est axé sur le Christ et sur la conception trinitaire même de Dieu. Mais quand on dit: L'homme se sauve sans la grâce, sans le baptême, par la seule vertu de ses œuvres d'homme religieux, bon, pieux, juste, on entre dans le système pélagien. Le système

pélagien mériterait beaucoup d'attention de la part des théologiens modernes parce que le monde imprègne tout d'esprit pélagien.

La phase finale de la synthèse montre que la décadence de l'autorité du Magistère épiscopal, abandonnant l'autorité aux théologiens, est axée sur une réalité individuelle, sur le développement que le Pape donne à ses opinions privées, au détriment de la Doctrine universelle et de la Tradition.

Mais il y a autre chose d'encore plus affligeant; il y a une seconde réalité plus universelle, plus impalpable; causée par la démission du Magistère épiscopal, qui recule dans le monde entier devant l'arrogance d'opinions théologiques les plus disparates, les plus variées et les plus riches.

Opinions disparates, car on appelle disparate ce qui diffère en quelque chose d'essentiel. Variées parce qu'on appelle varié ce qui diffère en quelque chose d'accidentel. Deux choses disparates sont deux choses de genre différent; deux choses variées sont deux choses qui peuvent appartenir à un même genre. Il en est de même des opinions théologiques qui pullulent, ces derniers trente ans, dans le monde catholique post-conciliaire. Elles divergent de la doctrine une et sainte, parce que, quand elles sont du même genre, elles s'en distancient selon les accidents. Et le plus souvent elles ne sont même pas du même genre; c'est-à-dire qu'elles n'ont pas la même racine surnaturelle qui fait de la doctrine catholique *un unicum*. Troisièmement enfin, je disais: opinions théologiques riches: dans le sens où les mêmes théologiens parlent de richesse de la pensée théologique quand beaucoup d'autres mentalités se mêlent à la mentalité de notre foi; la mentalité de fois étrangères telles que: protestante, hébraïque, bouddhiste, islamique, animiste.

Faisant converger les regards vers cette trilogie d'opinions variées, disparates et riches, en un certain sens, nous pouvons dire qu'aujourd'hui la doctrine de la foi n'est plus une. L'unité de l'Église devrait être essentiellement théorique, doctrinale, car il s'agit de choses de l'intellect, il s'agit d'activité théorique, non d'une unité d'armoiries ou d'habillement. D'ailleurs, le Saint-Père soutient qu'il existe une unité morale dans les diverses religions, toutes ordonnées au salut, donc toutes les religions et toutes les cultures sont « idéalement » une sans qu'il y ait unité doctrinale. Elles confessent donc ainsi qu'elles sont doctrinalement disparates: c'est dans le détail que se trouvent les différences théoriques.

Unité de foi: chacun d'entre nous doit avoir la certitude *a priori* de penser que tout ce que pensent les autres chrétiens du monde, et que ce qu'ils ont pensé dans tous les siècles, est identique à ce qu'il croit. Je dois avoir la certitude *a priori* de croire tout ce que croit un autre chrétien sans aller vérifier ce que cet autre chrétien professe. Dans mon *Iota Unum*, parlant d'infailibilité, j'ai dit aussi que chaque chrétien, quand il énonce une vérité de foi, est infailible. Par exemple: le Saint-Père a énoncé infailible-

ment que la Vierge Marie est exempte du péché originel, donc quand je répète l'énoncé du Souverain Pontife, je suis infaillible, je ne puis craindre de me tromper.

Cette Doctrine met en évidence l'univocité de la doctrine de la foi : « univocité » parce que tant de voix, des millions de voix, des myriades d'hommes, professent et ont toujours professé l'unique doctrine du Verbe engendré de la pensée du Père. « Dieu, personne ne l'a jamais vu ; un Dieu, Fils unique qui est dans le sein du Père, Celui-là l'a fait connaître » (Jn 1, 18). La foi qui est par nature une et univoque, est devenue aujourd'hui celle des charismatiques, qui n'est pas celle des néocatéchuméniaux, qui n'est pas celle du cardinal Ratzinger, qui n'est pas celle du cardinal Martini, et qui n'est pas celle du Pape. Et chacun s'en va à la radio, à la télévision, écrit dans des revues et des livres et rend témoignage de sa foi « particulière ». Tous ces témoignages, toutes ces manifestations de foi, ont en commun un certain rapport avec la foi catholique ; ce sont des opinions autour de la foi catholique et dissidentes de la foi catholique. Pouvons-nous encore dire que ces théologiens sont catholiques ?

À trente ans d'écart il nous est possible de vérifier jusqu'à quel point le mouvement a prévalu, puisque le peuple chrétien aujourd'hui croit les articles de foi selon le mode répandu par ces théologiens.

Comme cela est aussi mentionné dans mon dernier essai [« Zibaldone »], j'ai recensé une série de dogmes de foi qui ne sont plus crus par le peuple chrétien, justement parce qu'ils sont refusés par la théologie moderne, ce qui fait qu'on ne croit plus aujourd'hui aux dogmes de foi selon la formule de Nicée. Que croit aujourd'hui le peuple chrétien de l'enfer ? Il croit ce que les théologiens débattent dans *Avvenire* ou ce que les imposantes émissions de *Radio Maria* appuient chaleureusement. Ils croient qu'il n'y a pas d'enfer, et que si l'enfer existe, c'est une forme de punition qui s'atténue avec le temps, et que, peut-être, même Judas n'est pas damné car au dernier moment de sa vie son âme a pu se repentir, donc l'enfer est probablement vide — mais saint Grégoire le Grand, dans une de ses homélies, donnait pour certaine la damnation d'Hérode Agrippa (Act. 12, 23). « Mais, à l'instant même, l'Ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas rendu gloire à Dieu, et, mangé par les vers, il expira. »

Que croient aujourd'hui les chrétiens concernant la Genèse ? Ils croient que c'est un récit symbolique ; (aujourd'hui tous les chrétiens sont d'accord sur ce point, anéantissant ainsi une sentence de la Commission Biblique Pontificale de 1906, qui confirme avec autorité le caractère historique du récit sacré du Pentateuque). Que pensent aujourd'hui, les chrétiens de l'Eucharistie ? Que l'Eucharistie n'est pas la présence réelle et individuelle du Corps de Jésus-Christ, mais la présence réelle du peuple chrétien, car la nouvelle théorie bâtit le syllogisme suivant

sur ces ressemblances ; dans le sacrement de l'Eucharistie le Seigneur est présent mais le Seigneur qui est présent, c'est mystiquement le peuple chrétien, donc le peuple chrétien est présent dans l'Eucharistie ; l'opinion commune, aujourd'hui, admet que l'Eucharistie est le sacrement de la présence du Seigneur, mais le Seigneur qui est présent, c'est le même peuple chrétien.

Que croient aujourd'hui les chrétiens concernant la prédestination ? Ici il nous faut signaler la déformation complète du concept de prédestination, parce que les théologiens modernes qui en parlent encore la comprennent comme une prévision des choses dans l'homme, non comme la détermination des choses dans l'homme de la part de Dieu. C'est une grave falsification, car la prédestination concerne notre fin dernière, et notre fin dernière est la chose la plus importante qui soit. Si l'on falsifie la fin de l'homme que reste-t-il de l'homme ?

Nous venons donc de voir que la pratique qui a débuté après le Concile s'est imposée, renversant les opinions générales de la chrétienté. Après 30 ans, nous ne pouvons que constater la réussite de cette tendance.

La foi catholique est brisée en mille opinions sur les *Novissimi* [fins dernières], en mille opinions sur la virginité de Marie, en mille opinions sur la présence réelle dans l'Eucharistie, sur les sacrements, sur l'Église, sur le primat de Pierre, et même sur la Trinité. Aucun article du Credo, le Symbole de la foi que l'on professe chaque dimanche à la messe, qui ne soit blessé par une multitude d'opinions professées en dépit et contre la fermeté absolue de ses articles. Donc le chrétien perd la foi parce qu'il perd l'unité : il n'y a pas de foi si elle n'est pas UNE. Cette dispersion dans les opinions signifie la dissolution de la foi.

Dans la Somme, la dispersion de l'un dans le multiple, en ce qui concerne la vérité, est bien délimitée et reconnue :

« Il faut donc dire que l'infidélité a pour objet formel la vérité première, en tant qu'elle s'en éloigne, mais que son objet formel, entendu pour le but auquel elle tend, c'est l'erreur qu'elle embrasse, et c'est par là qu'elle prend un plus grand nombre d'espèces. Ainsi, comme la charité est une parce qu'elle adhère au souverain bien, tandis que les vices opposés à la charité sont divers, soit à cause de la diversité des biens temporels qui nous éloignent de ce souverain bien, soit à cause des diverses habitudes déréglées où l'homme peut se trouver par rapport à Dieu, de même la foi est une aussi, parce qu'elle adhère à la vérité première, qui est une, quoiqu'il y ait diverses espèces d'infidélité, en tant que les infidèles embrassent diverses erreurs » (S. Th. IIa IIæ, q. 10, ad 1).

Mais aujourd'hui, ceux qui nient les articles de foi professés le dimanche matin ne s'en accusent plus en confession ! Hier il y avait les ariens, les donatistes, les sabeliens ; ensuite les luthériens, les calvinistes, les vaudois. Aujourd'hui les hérétiques res-

tent catholiques (comme les catholiques) parce qu'il n'y a plus la crainte de la contradiction, la pudeur de distinguer les choses catholiques des non catholiques.

La contradiction est une chose profonde ; c'est même la chose la plus profonde de l'être. Le principe de contradiction est un des principes premiers, et il est la chose la plus profonde de l'être parce qu'il est dans la relation la plus étroite avec l'être. Si l'être est profond, c'est-à-dire qu'il est le principe premier, sa contradiction, sa contrariété est tout aussi profonde. Quand nous sommes dans cet ordre de réflexion nous sommes au plus profond ; on ne peut aller au-delà. Donc, il faudrait prêter attention à la contradiction, il faudrait la craindre, en avoir horreur. Tandis qu'aujourd'hui la contradiction ne terrorise pas ; on va à sa rencontre, on l'accueille, on l'embrasse : tout est dans son contraire et les non catholiques sont aussi catholiques.

Saint Augustin distingue trois concepts dans l'acte de foi. « *Credere Deo, credere Deum, credere in Deum.* » Par rapport à ces trois aspects de l'acte de foi chrétien, comment se situent, aujourd'hui, les théologiens qui font l'opinion ? Il me semble que le concept qui s'estompe est celui de Dieu comme chose crue, *credere Deum*, c'est-à-dire que Dieu, en tant que matière de foi, se dissout. Par contre « croire en Dieu », c'est-à-dire se confier par un mouvement de l'esprit à la volonté de Dieu, même les théologiens modernes le soutiennent. Donc ici l'aspect confiant de la foi survit, c'est le concept le plus proche de l'idée que les luthériens ont de la foi « on procède vers Dieu en croyant », comme le dit saint Thomas dans la Somme (S. Th. II-II, q. 2, a. 2) « et de la foi se charge la charité ». Mais si je ne crois pas Dieu, je ne peux croire en Dieu. En effet, si je ne crois pas à l'existence de Dieu, telle qu'elle est énoncée dans le symbole de Nicée-Constantinople, comment pourrais-je croire à la force de son Autorité ?

La décadence de l'Autorité supérieure, en laquelle pourtant tous devraient croire, a conduit à la dislocation de l'autorité didactique de l'Église qui, de la Hiérarchie du Magistère, est transférée à la masse des théologiens. C'est la dissolution de l'Autorité car en croyant en elle la foi est spécifiée, puisque le motif de la foi est « croire ce que Dieu a dit ». En effet, si on doute de l'existence providentielle de l'Autorité, on ne pourra croire que les Saintes Écritures tirent d'elle leur origine. Et en effet aujourd'hui les Saintes Écritures sont lues comme un genre littéraire, analogue à celui des traditions islamiques, hindouistes, juives, qui ne sont qu'une tradition humaine. Dieu n'en est pas la cause ; tout au plus en est-Il le fruit, la conséquence.

Tous les théologiens croient ce qu'ils croient uniquement par rapport à ce que leurs raisonnements et leurs opinions autorisent à croire : là est toute leur autorité. Ce n'est pas l'Autorité surnaturelle qui se révèle et qui porte à croire au-delà de la raison,

mais une autorité raisonnable, pondérée, scientifiquement démontrable.

Une question dans la Somme de saint Thomas (S. Th. II-II, q. 5, a. 3) demande si un hérétique, qui nie un article de foi, peut avoir une foi informe sur les autres articles. La réponse est négative car les articles de foi sont crus parce que révélés par Dieu et l'homme ne peut discerner un article d'un autre et ne peut en rejeter un et accepter les autres car s'il procède ainsi, il a déjà renié le principe de foi: tous les articles de foi sont crus « parce que révélés ». Si on en exclut un, on prétend que celui-là n'est pas révélé et le principe général de la foi, qui n'est pas en nous mais hors de nous, est lésé. Saint Thomas enseigne constamment que la cause formelle de la foi c'est précisément la vérité de Dieu.

Aujourd'hui l'homme ne veut croire que ce qu'il peut comprendre: la foi enfonce ici ses racines dans l'homme et les enlève d'où elles devraient être, en Dieu, en Jésus-Christ, dans le Verbe révélateur, comme le rappelle l'Apôtre: « ce n'est pas toi qui portes la racine, mais c'est la racine qui te porte » (Rom.12, 18).

Généralement la signification de l'acte de foi est négligée. « Croire » semble être une attitude psychologique arbitraire. En fait « croire » suppose l'immolation du principe suprême de l'homme; nous ne pourrions faire plus grand sacrifice. Sacrifier le sens est certes méritoire, mais sacrifier l'intelligence, qui est la partie la plus élevée de l'homme, c'est une action presque incroyable: ne peut l'accomplir que la force de la grâce.

L'arrogance de la raison privée se manifeste dans la prétention de choisir: « cette chose je ne la crois pas parce qu'elle ne me paraît ni raisonnable ni possible, celle-ci, par contre, je la crois parce que je la trouve raisonnable et possible. »

L'hérétique s'explique, comme chaque mot, par l'étymologie. « Hérésie » est un mot d'origine grecque, *airûmai*, qui signifie « je prends ». L'hérésie est une « élection » des choses à croire. Cette élection se fait sur la base du critère individuel, tandis que les articles de foi doivent être tous crus parce que révélés, et c'est tout!

Le rôle de la théologie est de clarifier et de bien articuler ce que nous croyons. Par exemple, si nous croyons en l'Immaculée Conception, la théologie doit expliquer le concept « d'immaculée », elle doit donc apporter une multitude de clarifications sur toutes les parties du dogme afin qu'il soit dévoilé dans sa totalité et dans sa profondeur.

À l'opposé, les théologiens novateurs, ceux de la nouvelle évangélisation, se fondent sur le principe que ce que nous croyons doit être intelligible, doit être rationnel, et pour chercher cet élément d'intelligibilité, ils nient la substance de la foi. En effet, pour eux, prétendre que l'on comprend quelque chose au dogme de l'Immaculée Conception est une hérésie. Comprendre quelque chose,

qui de soi est sur-intelligible, ne peut être compris. Si tu prétends le comprendre, si tu prétends le résoudre dans ta rationalité, tu es hérétique: tu nies l'ordre surnaturel, tu nies l'ordre de la foi.

Y a-t-il des causes générales à cette dissolution de la doctrine en opinion privée? À cette dislocation de l'enseignement qui est passé de l'autorité épiscopale à la lumière privée?

Il y a des causes générales morales dans chaque acte: certains le font par orgueil, d'autres par jalousie, certains autres pour quelque motif déraisonnable. Les causes de cette nouvelle théologie sont les causes de chaque égarement de l'esprit. Il faudrait aussi désigner la cause de ces causes individuelles: pourquoi un tel devient envieux? Pourquoi un autre recherche la vaine gloire et désire briller? Il nous faudrait remonter au diable.

Les causes ultimes, par contre, ne peuvent être désignées individuellement, ce n'est pas quelque chose sur lequel on puisse mettre le doigt. C'est l'esprit du monde, l'esprit de ce monde qui a investi et pénétré l'Église. On ne peut donc indiquer un fait précis comme étant la cause, parce que tous les faits particuliers que nous pouvons signaler, sont l'expression du fait général qui, étant général, ne peut plus être appelé un fait. La substance du monde ne s'identifie pas encore avec la substance de l'Église, mais elle a corrompu et continue de corrompre la substance de l'Église. La conclusion de ce processus est un secret, scellé dans le cœur de Dieu.

Les causes générales, sont la manifestation et la diffusion des causes individuelles. Cette atmosphère erronée n'a d'autres causes que l'égarement et l'erreur des individus; elle provient d'une de ces causes communes, propres à la vie morale.

Une nuit, il y a peu de temps, j'ai rêvé. J'étais sur un seuil, et le Saint-Père Roncalli (Jean XXIII) occupait le seuil. Il y avait aussi d'autres personnes que je ne pouvais distinguer. S'adressant à lui, je les entendais dire « Sainteté ». À un certain moment j'ai parlé distinctement et à voix très haute pour prononcer ces paroles: « Sainteté, il y a une chose dont le monde moderne a tellement besoin: tellement; tellement; tellement; tellement; (je l'ai dit quatre fois): l'intelligence; l'intelligence; l'intelligence; l'intelligence; (ce mot aussi je l'ai dit quatre fois). Tandis qu'aujourd'hui on nous prêche seulement l'amour, ignorant que l'Esprit Saint "procède" du Verbe, c'est-à-dire qu'Il procède de la Raison. De cette Raison notre religion, ou notre sacerdoce, ne font plus aucune mention. » Quand j'eus fini, le Saint-Père, qui avait un livre à la main, entra et le déposa sur une table.

Le primum c'est l'intelligence. J'ai dit « intelligence » mais je pourrais aussi dire « raison ».

Ce rêve cache une doctrine. Une doctrine qu'aujourd'hui les hommes d'Église dénaturent: doctrine selon laquelle le primum ce n'est pas l'amour mais l'intelligence; non la

volonté, non le mouvement, non l'élan, non la piété, mais: la raison, la connaissance, la vérité, la contemplation, la pensée, l'idée, le Verbum.

Aujourd'hui les théologiens novateurs ne tiennent plus pour primum le Verbe, mais l'Amour. Pourtant, agissant ainsi, ils ne peuvent maintenir l'Amour dans sa vérité et cet amour est un amour falsifié. Si l'Amour perd sa relation essentielle avec la raison, qui est une relation de procession, l'Amour même est dénaturé. L'Amour sans règle confond l'amour de soi avec l'amour des autres et l'amour de chaque chose. Car c'est justement le Verbe qui détermine, c'est le Verbe qui fixe la limite, le fondement, l'horizon. Par contre l'amour par soi-même n'est capable d'aucune détermination. Donc, l'Amour doit toujours se référer à une chose qui est avant l'Amour; comme un fleuve doit couler dans son lit et ne doit pas déborder sur les terres, sinon les eaux salutaires se changent en eaux mortelles. L'Amour procède du Verbe et est mesuré par le Verbe.

Mais les théologiens modernes ont oublié que leurs paroles ne sont pas, et ne devraient pas être leurs propres paroles, mais devraient être des paroles divines, des paroles incréées: les paroles révélées par le Verbe dans son unique révélation d'amour accomplie en esprit de vérité. Que disait le Verbe révélateur de l'Esprit du Père? « *Ma doctrine n'est pas la mienne, mais celle de Celui qui m'a envoyé* » (Jn 7, 16).

(Actes du II<sup>e</sup> congrès théologique de Si Si No No 1996, pp.439-454, Publications du Courrier de Rome.)

#### COURRIER DE ROME

Responsable

Emmanuel du Chalard de Taveau

Adresse : B.P. 156 — 78001 Versailles Cedex

N° CPPAP : 0714 G 82978

Imprimé par

Imprimerie du Pays Fort

18260 Villegenon

Direction

Administration, Abonnement

Secrétariat

B.P. 156

78001 Versailles Cedex

E-mail : [courrierderome@wanadoo.fr](mailto:courrierderome@wanadoo.fr)

#### Abonnement

##### • France :

- de soutien : 40 €, normal : 20 €,

- ecclésiastique : 8 €

##### Règlement à effectuer :

- soit par chèque bancaire ou à l'ordre du Courrier de Rome, payable en euros, en France,

- soit par C.C.P. Courrier de Rome 1972-25 F Paris.

##### • Suisse :

- de soutien : CHF 100, normal CHF40

- ecclésiastique : CHF 20

##### Règlement :

- Union de Banques Suisses - Sion

C / n° 891 247 01E

##### • Étranger : (hors Suisse)

- de soutien : 48 €,

- normal : 24 €,

- ecclésiastique : 9,50 €

##### Règlement :

IBAN : FR81 2004 1000 0101 9722 5F02 082

BIC : PSST FR PPP AR